

L'ETHNOCENTRISME DU BANANIER

PAR HÉLÈNE QUINIOU*

À PROPOS DE

David Bellos, *Le Poisson et le Bananier*.
Une histoire fabuleuse de la traduction,
trad. D. Loayza avec la collaboration de l'auteur,
Paris, Flammarion, 2012, 416 p., 22,90 €

Un essai sur la traduction qui suscite l'intérêt d'un large public, dépassant largement le cercle des traductologues patentés, voilà une bonne nouvelle. Mais il fallait aller y voir de plus près : quelle politique de la traduction promet donc ce livre ?

Peu de livres sur la traduction ont attiré autant d'attention que *Le Poisson et le Bananier* de David Bellos, professeur de littérature française et comparée à Princeton, mais aussi traducteur et biographe de Romain Gary et de George Perec. C'est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. L'essentiel de la bonne nouvelle est à chercher à la toute fin du livre, dans un épilogue intitulé « Adieu Babel », où Bellos revient sur l'« *attention invraisemblable* » accordée par la traductologie au récit biblique de l'origine de la pluralité des langues : au commencement, « *la terre entière n'avait qu'une seule langue* », puis la chute. Il y montre aussi comment, de façon plus inattendue, une hypothèse semblable a imprégné la linguistique historique des XIX^e et XX^e siècles, dans ses efforts pour regrouper les langues en « familles » et faire remonter le sanscrit, le grec, le latin et le vieux perse à une source unique, le proto-indo-européen, puis plus en amont encore au nostratique, l'ancêtre commun supposé du proto-indo-européen et d'autres groupes de langues européennes et asiatiques, puis enfin à un parler « proto-sapiens », équivalent de la langue adamique d'avant Babel. En se représentant la diversité des langues comme l'aboutissement d'un processus de différenciation à partir d'une langue originelle et unitaire, ce darwinisme linguistique a corroboré le mythe babélien en suggérant que l'intercompréhensibilité et la communication seraient l'idéal ou la « *nature essentielle* » du langage.

Bellos prend le contre-pied de cette tournure d'esprit : la « *fonction sociale primordiale* » du langage n'est pas la communication, mais la différenciation ou la « *distinction* » (pour preuve l'infinie diversité des accents et des dicions britanniques, révélateurs de l'appartenance du locuteur à tel ou tel groupe social). La parole a une fonction d'individuation non seulement sociale, mais subjective : « *si la diction*

individuelle varie, écrit Bellos, *ce n'est pas en fonction de nécessités physiques ou intellectuelles, mais parce que l'un des buts fondamentaux, et peut-être originels, de la parole est d'être un instrument de différenciation – non seulement d'indiquer sous forme distincte votre provenance, votre rang, votre clan, votre bande, mais de proclamer : "Je ne suis pas vous mais moi." »*

Ce renversement aurait dû mettre l'auteur sur la voie d'une véritable critique de la conception (platonicienne) traditionnelle de la traduction comme communication d'un sens premier (transcendant) et représentation (dégradée) de l'original, le texte « source » jouant la même fonction par rapport à ses traductions que la langue adamique par rapport aux langues naturelles. Or c'est le contraire qui se passe quand Bellos affirme que « *la première tâche d'une traduction est de représenter ce que veut dire un texte étranger* », critiquant notamment la philosophe Gayatri Chakravorty Spivak pour avoir rendu, dans sa traduction de *De la Grammatologie* de Derrida, « *recherches positives* » par *positive researches*, quand l'expression anglaise correspondante, d'après lui, aurait été *empirical investigation*. Non seulement sa proposition évacue la référence au positivisme comtien présente dans Derrida, ce qui a pour effet de rabattre le spécifique sur du déjà connu, mais elle repose sur une prémisse fautive. Pour percevoir l'écart introduit par la traduction de Spivak, explique en effet Bellos, il faudrait que le lecteur puisse identifier l'expression originale à travers sa traduction, donc maîtriser parfaitement le français. Or les défenseurs contemporains de cette stratégie de traduction dite « étrange » (consistant à projeter le lecteur en terre inconnue, par opposition à la proposition « ethnocentrique » de David Bellos) ne se préoccupent plus, comme Schleiermacher (qui en prit

* Héléne Quiniou (quiniou.helene@gmail.com) a traduit Adrian Johns, Katharine Park, Marcus Rediker, Stuart Hall, Lorraine Daston et Peter Galison, Santiago Dabove et Unica Zürn. Elle est membre du collectif de rédaction de la *RdL*.



notoirement le parti dans *Des différentes méthodes du traduire*), de faire entrevoir le « caractère étranger authentique » de la langue originale, mais bien de décentrer le lecteur, notamment lorsqu'il parle une langue aussi hégémonique que l'anglais.

De même qu'il n'est pas nécessaire de savoir comment fonctionne sa langue pour savoir la parler, nul besoin d'adopter une position surplombante ni de contempler l'origine pour identifier l'étrangeté dans sa langue – c'est-à-dire l'écart introduit par rapport à la norme *de sa propre langue* (seule manière du reste de concevoir la subjectivation dans et par le langage dont il était pourtant question, c'est-à-dire aussi la puissance subversive du discours, qui autrement resterait l'outil exclusif des possédants). Bellos confond ici étrangeté et exotisme : la politique de traduction « étrangeante » ne conviendrait selon lui qu'à un traducteur qui travaillerait à partir d'une langue avec laquelle la langue cible et sa culture ont déjà établi des liens – un traducteur anglophone, écrit-il, ne saurait ainsi « représenter » (le terme en soi est significatif) autre chose que la « francité », l'« hispanité », à la rigueur la « germanité » ou l'« italianité ».

« Mais qu'en est-il du yoruba ? du marathi ? du chuvash ? », s'interroge-t-il. On se le demande en effet, de même qu'on se demande ce que Bellos fait de l'histoire coloniale britannique et d'auteurs comme le Nigérian Amos Tutuola, dont les œuvres littéraires hybrides et « translinguistiques » reposent précisément sur des pratiques de traduction subversives (du yoruba à l'anglais, en l'occurrence). C'est que la déviation par rapport à la norme va à l'encontre de la tendance instinctive du traducteur à montrer sa plus belle langue. Or justement, Bellos achève d'évacuer la question politique en faisant l'apologie du style. Et voilà la mauvaise nouvelle : ce n'était pas un bananier, c'était un marronnier. ■